

# **Fascination du Liban**

## Soixante siècles d'histoire de religions, d'art et d'archéologie

LE RATH, GENÈVE  
30 NOVEMBRE 2012 – 31 MARS 2013

### **COMMUNIQUÉ DE PRESSE**

#### **Les mille et un chemins unissant les Libanais à leurs dieux et l'Au-delà**

*Genève, septembre 2012* - L'exposition *Fascination du Liban* propose d'explorer les multiples facettes de la relation développée au fil du temps entre les Libanais, le Divin et l'Au-delà. Grâce à une collaboration exceptionnelle avec le Ministère de la Culture/Direction Générale des Antiquités du Liban et le Musée national de Beyrouth, des centaines d'objets archéologiques et d'œuvres d'art, jamais exposés en Europe, dévoileront au public un monde fascinant où l'humain et le divin se côtoient jusqu'à la tombe. Des rites funéraires de l'Âge du bronze à Byblos à la conquête arabe en passant par l'avènement du christianisme, cette exposition révèle la richesse des collections, souvent inédites, préservées au Liban : sarcophages monumentaux, mosaïques byzantines, stèles, statues votives, etc.

Terreau du polythéisme pendant plusieurs siècles, le Liban s'est orienté vers un monothéisme riche en nuances avec l'avènement du christianisme. À partir de 638, la conquête arabe apporte, au fil des siècles suivants, son propre vocabulaire architectural et artistique. En coexistence pacifique, christianisme et islam se déclinent ainsi par les créateurs et les artistes jusqu'à l'époque moderne. C'est cette histoire passionnante que l'exposition *Fascination du Liban* se propose de raconter. Un événement unique en Suisse qui s'appuie en bonne partie sur les collections du Musée national de Beyrouth et qui présente une sélection de 350 objets archéologiques, dont une série de sarcophages encore jamais exposés. Cet ensemble est prolongé par une sélection originale de clichés anciens, illustrant l'architecture mamelouke de la ville de Tripoli ainsi que de nombreux autres sites libanais. Réalisés par le savant genevois Max van Berchem, pionnier de l'épigraphie et de l'archéologie, ils illustrent l'engagement de Genève depuis de nombreuses années pour la documentation et l'étude du patrimoine proche-oriental.

#### **Liban, terreau du polythéisme**

Le parcours développé au sein de l'exposition a pour source le mystère des premiers rites funéraires de l'Âge du bronze (3 500 av. J.-C.) observés dans les nécropoles de Byblos et de Sidon. Les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires av. J.-C. témoignent aussi de l'émergence d'une architecture religieuse qui traduit un subtil équilibre entre des formes importées – d'Égypte notamment – et l'émergence d'une identité propre à la côte libanaise.



Le monde phénicien dévoile également sa splendeur funéraire et l'assimilation du peuple libanais au monde gréco-romain favorise la diversité culturelle qui atteint alors son apogée. Aux côtés de divinités phéniciennes apparaissent les dieux de l'Olympe dévoilant un polythéisme qui se reflète dans les nombreux sanctuaires, les objets votifs mais aussi les offrandes.

### **Du christianisme à l'islam**

Dès le IV<sup>e</sup> siècle, l'archéologie libanaise offre de multiples témoignages chrétiens. Autour des mosaïques byzantines de Chhîm – fleuron de l'exposition – croix en or, lampes à chrisme en bronze, chapiteaux à monogrammes et plaques de chancel reflètent la diversité des décors et des thèmes, souvent hérités de l'Antiquité. Les icônes melkites de la collection Abou Adal ponctuent cette période. Dès 638, la conquête arabe apporte, au fil des siècles suivants, son propre vocabulaire architectural et artistique, illustré notamment par des éléments de la mosquée du palais omeyyade d'Anjar.

Le parcours s'achève par une sélection de photographies prises dans les années 1960-1970 par le célèbre photographe Manoug Alemian. Elles illustrent les grands sites archéologiques comme Baalbeck, ainsi que des paysages et monuments caractéristiques du Liban.

*Fascination du Liban* met en perspective l'équilibre sans cesse renouvelé que les populations libanaises ont su trouver entre la diversité des cultes et des rites. À l'heure où la géopolitique tourmentée de la région suscite des inquiétudes, cette exposition permet également d'apprécier de manière plus nuancée la capacité du Liban de se réinventer.

### **Parmi les points forts de l'exposition...**

#### **Les mosaïques de Chhîm**

Avant la guerre du Liban, d'importantes fouilles archéologiques avaient mis au jour un site comprenant un temple romain, ainsi qu'une basilique et deux huileries byzantines. Mais les événements tragiques que connut le pays interrompirent ces travaux qui reprirent en 1994 sous l'égide de la Direction générale des antiquités à laquelle s'adjoignirent un peu plus tard l'Institut français du Proche-Orient et le Centre polonais d'archéologie méditerranéenne de l'Université de Varsovie. Cette collaboration permit d'approfondir la connaissance du site et d'envisager sa mise en valeur par la création d'un parc archéologique. Trois mosaïques de pavement de la basilique byzantine seront présentées dans l'exposition : deux oiseaux affrontés de chaque côté d'un canthare (vase à vin), provenant de l'entrée, deux antilopes affrontées de chaque côté d'un calice, provenant de la nef principale, et enfin une magnifique lionne qui ornaît le sol de l'abside. Ces œuvres ont probablement été réalisées au VI<sup>e</sup> siècle ; de grande qualité artistique, elles montrent la vitalité de ce centre religieux pourtant bien éloigné des centres urbains.

#### **Le sarcophage du Jugement d'Oreste**

Les sarcophages découverts au Liban n'ont cessé d'illustrer l'originalité de la civilisation phénicienne. De par l'art de représenter son sujet, le sarcophage dit du Jugement d'Oreste s'inscrit dans la continuité gréco-romaine. La défunte, allongée sur le couvercle du sarcophage en forme de kliné, domine une composition finement sculptée représentant Oreste affrontant ses juges. Héros des Euménides

d'Eschyle, Oreste, poursuivi par les Érinyes pour le meurtre de sa mère Clytemnestre et de son amant Égisthe, tous deux coupables d'avoir tué son père Agamemnon, est jugé par l'aréopage, le tribunal instauré par Athéna.

Évoqué dans un contexte funéraire, le Jugement d'Oreste reflète celui de la défunte arrivée aux portes des Enfers ; le *volumen* qu'elle tient à la main nous signale son appartenance à une doctrine religieuse devant lui assurer son bonheur dans l'Au-delà.

Si les personnages représentés trahissent une influence attique marquée, l'ensemble est une création profondément originale. La noble habitante de Tyr dont nous admirons le sarcophage qu'elle commanda vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, a porté un grand soin au choix des scènes ornant son monument funéraire. On perçoit ainsi sa conviction quant à la sévérité du Juge suprême, mais aussi son espoir dans la Parole libératrice, cette Parole dont la force peut triompher des Enfers, à l'instar de ce message apparu en Terre Sainte voisine au début de notre ère...

### **Figurine en calcaire provenant de Sidon. Âge du bronze moyen (1 800-1 500 av. J.-C.)**

Les fouilles archéologiques entreprises sur le site dit « du Collège » à Sidon, ont mis au jour d'importantes découvertes. En effet, depuis 1998, les treize campagnes menées à ce jour par le British Museum en collaboration avec la Direction Générale des Antiquités ont dévoilé une part de l'histoire ancienne de Sidon, de ses habitations, de ses temples et de ses sépultures, à partir du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

En 2010, c'est une petite figurine en calcaire, de près de 10 cm de hauteur et de 5,3 cm de largeur qui a été révélée dans un contexte daté de l'Âge du bronze moyen. La fonction cultuelle de ce contexte semble bien attestée notamment par la présence d'un encensoir à proximité. La partie inférieure de la figurine manque et des traces de peinture rouge apparaissent sur ses épaules. Cette statuette est remarquable de simplicité : les bras sont repliés sur le buste en signe de dévotion et le visage, de forme triangulaire, semble rattaché au corps en l'absence de cou. Les traits stylisés du visage mettent en valeur les yeux, les sourcils et le nez ; ils rappellent la représentation frontale d'une tête de bélier aux cornes prépondérantes, signe de force et de maturité, selon l'interprétation de l'archéologue Claude Doumet-Serhal, directrice des fouilles de Sidon. Malgré l'absence de signes iconographiques relatifs à la fonction de cette figurine, un sentiment de dévotion s'en dégage, témoignant d'un culte dont la signification reste à découvrir.

**Cette exposition bénéficie du généreux soutien de MKS (Switzerland) SA et de Crédit Agricole Private Banking, partenaires principaux ; ainsi que de l'Association Fascination du Liban et de ses mécènes, de la Fondation Max van Berchem, de Jabre Capital Partners, de Omnipharma, de Lyzimir, de CMA CGM, de Gezairi et de Middle East Airlines-Air Liban.**

### **Informations pratiques**

#### **Musée Rath**

Place Neuve

CH-1204 Genève

T +41(0)22 418 33 40



### **Contact**

#### **Service de presse**

**Sylvie Treglia-Détraz**

sylvie.treglia-detraz@ville-ge.ch

T +41 (22) 418 26 54



# **Fascination du Liban**

## Soixante siècles d'histoire de religions, d'art et d'archéologie

LE RATH, GENÈVE  
30 NOVEMBRE 2012 – 31 MARS 2013

### **DOSSIER DE PRESSE**

#### **1. Parcours de l'exposition**

##### **Sous-sol**

##### **Une origine dans la nuit des temps**

Les visiteurs découvrent quelque 300 objets archéologiques libanais, la majorité étant présentée en première mondiale.

##### **Les premiers rites funéraires**

Le mystère des premiers rites observés dans les nécropoles de Byblos et de Sidon-Dakerman accueille le spectateur, confronté aux jarres cercueils du IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. abritant le squelette et les offrandes - céramiques et objets précieux - déposées. Les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires av. J.-C. témoignent de l'émergence d'une architecture religieuse ; l'évolution à Byblos du Temple aux Obélisques est, à cet égard, particulièrement illustrative du jeu des influences au Levant. Représenté par l'un de ces obélisques dont la forme est importée d'Égypte mais dont le nom du prince est de consonance phénicienne, le visiteur découvre le subtil équilibre entre les influences étrangères et l'émergence d'une identité propre à la côte libanaise. Cette dernière s'affirme avec force par le biais de centaines de figurines représentant la divinité vénérée, en bronze recouvertes de feuilles d'or, déposées dans le temple même.

##### **L'invention d'une identité culturelle et culturelle côtière**

Le monde phénicien, dans toute sa splendeur funéraire et culturelle, est exposé dans la halle centrale. Sarcophage anthropomorphe présenté pour la première fois au public, statuettes de garçon et trône d'Astarté provenant du grand sanctuaire d'Echmoun aux abords de Saïda, l'antique Sidon, permettent de mieux cerner cette Phénicie qui transpose les canons de l'art grec pour en faire son nouveau vocabulaire. Entourant ce groupe central, les représentations du Panthéon phénicien tissent un subtil éclairage d'un polythéisme dominé par Baal Melqart et Astarté. Objets votifs, statuettes de culte, frappes monétaires font la liaison avec la troisième section.

##### **La koiné gréco-romaine ou l'apogée du polythéisme**

Entre monde hellénistique et *koiné* gréco-romaine, la diversité culturelle du Liban atteint son apogée. Aux côtés des divinités phéniciennes apparaissent les protagonistes de l'Olympe ; du Jupiter et du

Bacchus vénérés à Baalbek à Apollon veillant les Bérytains, ce polythéisme effréné se reflète aussi bien par les nombreux sanctuaires et leur kyrielle d'objets votifs que par le monde funéraire et ses offrandes impressionnantes ou émouvantes.

Du décor raffiné des bijoux et des intailles déposés dans les tombes à la statue antique en passant par les portraits sculptés des stèles funéraires, la sélection de témoins inédits réunie de concert avec le Musée national de Beyrouth offre au visiteur un parcours riche en émotions, certainement partagées par les Libanais de jadis. Exposé en première mondiale, le sarcophage dit d'Oreste est un témoin exceptionnel d'une culture gréco-romaine à son apogée mais déjà traversée par une philosophie centrée sur la parole rédemptrice. Autre charnière entre mondes des puissants et dévotions des humbles, la maquette de temple antique mise au jour à Beit Méry synthétise cette diversité qui s'exprime dans tout le territoire libanais, y compris jusqu'au sommet de la chaîne du Liban.

## **Rez-de-chaussée**

### **Du christianisme à l'islam : des monothéismes inspirés par la diversité culturelle libanaise**

#### **Les premiers temps du christianisme**

Dès le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'archéologie libanaise offre une multiplication de témoignages chrétiens parmi lesquels figurent deux sites de première importance et complémentaires : Tyr et Chhîm. Tyr est un port actif et industriel dont la production de pourpre était mondialement connue et dont la réputation a traversé les siècles (une salle est à ce titre entièrement dédiée à la pourpre). Il constitue également un centre spirituel, évoqué dans l'exposition par des vestiges lapidaires, des chapiteaux à monogrammes et des plaques de chancel qui reflètent la diversité des décors et des thèmes, souvent hérités de l'Antique, traités par les artistes byzantins. Chhîm, quant à lui, est un site un peu éloigné, appartenant au monde rural et montagnard où de très beaux monuments ont été découverts et fouillés entre 1996 et 2008. On y a notamment retrouvé une basilique ornée de magnifiques mosaïques ornées d'animaux.

#### **Byzance et le monde musulman**

Des instruments liturgiques, principalement des encensoirs découverts dans une jarre à Marjhine sont exposés ; leur décor est religieux (Nouveau Testament), animalier, ou encore simplement ornemental. Le site d'Anjar, magnifique ville omeyyade du début du VIII<sup>e</sup> siècle, est également présenté. Des fragments de décors architecturaux évoquent la richesse de cette cité où sont conservés palais et mosquées, ainsi que rues à arcades. Le décor s'inspire clairement de l'héritage tardo-antique et de l'art paléochrétien.

Le parcours se poursuit par la présentation d'un ensemble de vêtements mamelouks découverts sur des corps naturellement momifiés, dans une grotte de la vallée de la Qadisha par des spéléologues libanais. Ces robes ont été restaurées au Musée d'art et d'histoire. Des céramiques et des stèles complètent la présentation du monde musulman tandis que le christianisme melkite est évoqué par les icônes choisies au sein de la collection Abou Adal et par des manuscrits.

Enfin, une sélection inédite de clichés illustre l'architecture mamelouke de la ville de Tripoli. Réalisés au printemps 1895 par le savant genevois Max van Berchem, pionnier de l'épigraphie et de l'archéologie islamiques, ils soulignent l'engagement sur le long cours de Genève pour la documentation et l'étude du patrimoine proche-oriental.

## 2. Les statuettes votives de Byblos

Plusieurs dépôts d'offrandes votives ont été découverts dans les sanctuaires de l'Âge du bronze de Byblos. Ils sont constitués, entre autres, de grandes quantités de figurines de métal, pour la plupart des représentations humaines. Ils ont été découverts groupés dans quatre bâtiments sacrés : les deux temples principaux de l'âge du Bronze moyen, dédiés aux plus importantes divinités - masculine et féminine - de la ville, ainsi que dans deux lieux voisins dénommés par les archéologues « champ des offrandes » et « enceinte sacrée ».

Représentant la divinité, toutes les statuettes de Byblos ont été réalisées en tenant le moule dans lequel le métal fondu a été coulé en position verticale, comme le démontrent plusieurs statuettes qui conservent encore une trace de fonte en forme de champignon ou de bouton sur le sommet de la tête ou du casque. Toutes sont habillées d'un court pagne. Malgré leur état de réalisation parfois inachevé, plusieurs d'entre elles ont été découvertes entièrement ou partiellement recouvertes d'une feuille d'or.

Essentiellement masculines, ces effigies sont quelquefois féminines. Ces dernières portent une longue jupe ; représentées nu-tête, leur poitrine n'est pas accentuée. La mise en valeur des autres caractéristiques féminines représente sans aucun doute la fertilité des idoles de la déesse nue. Parmi ces exemplaires, rares sont celles qui puissent être associées, de par leur taille ou le détail de leur rendu, à des statuettes masculines, pour former un couple.

Tiré du texte de Helga Seeden - catalogue de l'exposition

### 3. La présence de la photographie dans l'exposition

L'exposition accorde une certaine place à la photographie, d'une part par le biais de clichés contemporains réalisés par le célèbre photographe Manoug Alemian et d'autre part par les photographies du savant genevois Max van Berchem au XIX<sup>e</sup> siècle.

#### **Manoug Alemian, photographe (1918 – 1994)**

[...Manoug] se considérait essentiellement paysagiste. Ce n'était pas un photographe « léger » : il n'a presque jamais saisi une scène sur le vif, et même ses photos d'artisans au travail, d'âniers à la fontaine, de bédouins, d'enfants, et plus tard, de danseurs, de musiciens et d'acteurs étaient mûrement réfléchies dans leur cadrage et tous les autres paramètres photographiques. Un assistant se chargeait du transport de son encombrant attirail d'appareils Linhof, Hasselblad, Nikon, avec tous leurs objectifs et accessoires.

Ayant reconnu le terrain, jeté son dévolu sur un paysage, un monument, une ruine, un arbre, et choisi, après maintes explorations, le point de vue le plus adéquat, il plantait son trépied. Après quoi, plongé dans de longues méditations, il s'employait à visualiser mentalement la photo idéale achevée, envisageant toutes les possibilités et variantes de cadrage, d'éclairage, d'ouverture du diaphragme, et tous les autres détails. Une fois l'image virtuelle fixée dans son esprit, il guettait l'instant décisif où le monde, le ciel, le soleil, la lune, les nuages, la lumière diurne ou nocturne allaient soudain s'y conformer. Parfois, cela nécessitait plusieurs jours d'attente et de réflexions. Mais le moment critique venu, il lui suffisait d'un déclic unique pour engranger un cliché parfait. Il ne prenait presque jamais plus d'une photo. [...]

Joseph Tarrab - Extrait du catalogue de l'exposition

#### **Le savant genevois Max van Berchem (1863 – 1921)**

Séjournant à Damas et voyageant dans la région à plusieurs reprises, Max van Berchem ne manqua pas d'étudier de nombreux monuments et sites du Liban, de les photographier et d'en relever maintes inscriptions.

Ce grand savant genevois maniait parfaitement l'arabe classique, mais il n'avait cependant pas fait de l'apprentissage difficile de cette langue son but. C'était pour lui le moyen d'approfondir la connaissance de l'histoire et de la civilisation musulmanes. L'essentiel de ses observations était d'ailleurs mené de façon rigoureuse sur le terrain, et ses relevés ne concernaient pas seulement l'épigraphie, mais la topographie et le contexte architectural.

Max van Berchem relevait les inscriptions, soit par estampage, par photographie, ou encore en les dessinant. Ce travail méthodique avait pour fin l'établissement d'un corpus complet des inscriptions arabes. Il échangeait aussi ses observations, ses relevés avec de nombreux scientifiques, la fécondité de ses études paléographiques lui ayant conféré la plus haute notoriété dans ce domaine.

Le parcours libanais de Max van Berchem qui était accompagné d'Edmond Fatio s'inscrit naturellement dans le voyage qu'ils effectuèrent en Syrie du Nord, en 1895. Tous les textes relevés furent remis à son éminent collègue allemand Moritz Sobernheim qui avait pour tâche, dans ce corpus, la publication de l'ensemble paléographique arabo-classique de cette région. Max van Berchem, de son côté, publiera les inscriptions grecques et araméennes.

[...] Si Jbeil, Tripoli et Baalbek ont été privilégiés durant l'expédition scientifique de Max van Berchem en raison de leur richesse patrimoniale pour la période croisée pour le premier site et arabo-islamique pour les deux autres, les études de Max van Berchem au Liban reflètent son ouverture d'esprit, son inlassable curiosité, car il n'oublie pas de noter de petits détails, comme des affleurements de ruines insignifiantes, car non déblayées, ni de signaler les monuments paléochrétiens et byzantins ou les inscriptions grecques ou latines.

Marielle Martiniani-Reber - Extrait du catalogue de l'exposition



## 4. Légende de la pourpre

La véritable origine de cette couleur a été pendant longtemps un sujet controversé et presque obscur. Les descriptions anciennes concernant les teintures à la pourpre sont peu informatives quant aux techniques ou à la gamme de couleurs obtenues ; leur étude laisse une grande place à des interprétations imprécises, voire erronées. Elles relèvent souvent de légendes. La plus connue a pour localisation géographique l'ancienne Phénicie, plus précisément la ville de Tyr. En voici deux versions, l'une attribuée à Achille Tattius au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle et l'autre au philologue Julius Pollux à la même époque :

*« Un pêcheur, déçu d'avoir pris au lieu de poisson des coquillages, les rejeta ; la chienne en croqua de ses dents, le sang de la teinture coule sur sa bouche, teignant son museau et la pourpre s'imprime sur ses lèvres ; le berger croyant son chien blessé veut le laver à l'eau de mer, la couleur en devient plus vive et teint ses propres mains, il prend un tissu de laine et le pousse dans le coquillage, il l'en retire rouge-sang comme l'est le museau de la chienne; puis à coup de pierre il brise des coquillages et découvre la cachette de la couleur pourpre ».*

*« Les Tyriens prétendent qu'Hercule s'éprit chez eux d'une nymphe indigène, qui se nommait Tyro. Un chien comme c'était l'antique usage, suivait Hercule ; car vous savez que les chiens accompagnaient les héros jusque dans les assemblées. Le chien d'Hercule, ayant aperçu une pourpre ramper sur un rocher et s'avancer hors de sa coquille, en saisit la chair avec ses dents ; puis la mangea. Le sang couvrit les lèvres du chien du rouge le plus vif. Quand la nymphe, à l'arrivée du héros auprès d'elle, vit le chien dont les lèvres se teignaient de cette nuance inaccoutumée, elle déclara à Hercule qu'elle lui refuserait son amour, s'il ne lui donnait des vêtements plus éclatants encore que les lèvres de ce chien. Hercule retrouva le coquillage, en recueillit le sang, donna à la jeune fille le présent qu'elle souhaitait : et il passa à Tyr pour être l'inventeur de la pourpre ».*

Les écrits anciens citent souvent Tyr comme le centre de la teinturerie en pourpre, mais c'est à Sidon que l'on a retrouvé les plus importants vestiges d'une industrie de la pourpre dans la région. De nombreux voyageurs décrivent la présence de coquillages à pourpre plus ou moins brisés au Liban, laissant supposer une utilisation à des fins tinctoriales. [...]

Après la découverte à Palmyre des premiers textiles en pourpre véritable, décrits et analysés par Rudolf Pfister et datant du I<sup>er</sup> au II<sup>e</sup> siècle, l'identification très récente de restes de textiles partiellement minéralisés à Qatna, au nord du Liban, semble plus étonnante encore. Ceux-ci remonteraient au II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C, repoussant de plus de 1500 ans la présence de textiles pourpres en Phénicie. L'avancement des découvertes archéologiques ainsi que l'émergence de techniques d'analyse toujours plus performantes nous prouveront sans doute que les usages et les savoir-faire liés à la pourpre, soit sous forme de teinture, soit de pigment, étaient beaucoup plus étendus que ne nous le laissent croire les rares vestiges retrouvés jusqu'à présent.

Rolf Haubrachs – Extrait du catalogue

## 5. Une collaboration exceptionnelle

L'exposition *Fascination du Liban* est organisée par les Musées d'art et d'histoire en partenariat avec le Ministère de la Culture/Direction Générale des Antiquités du Liban, le Musée national de Beyrouth, la collection d'icônes melkites Abu Adal et la Fondation Manoug.

Conçue par Marc-André Haldimann, Marielle Martiniani-Reber et Anne-Marie Maïla-Afeiche autour des riches collections préservées au Liban, l'exposition s'appuie sur une sélection inédite de 350 objets archéologiques.

### Musées d'art et d'histoire de Genève

De nature encyclopédique, les Musées d'art et d'histoire de Genève constituent l'un des plus grands ensembles muséaux de Suisse. Au cœur de ce réseau figure le Musée d'art et d'histoire qui, avec ses collections d'archéologie, d'arts appliqués et de beaux-arts, rayonne également en d'autres points de la ville ; avec le Musée Rath, qui accueille les grandes expositions temporaires et la Maison Tavel, située au cœur de la Vieille-Ville, qui présente des objets issus principalement des collections d'arts appliqués, permettant de mettre en lumière l'histoire urbaine de Genève et la vie quotidienne.

Les Musées d'art et d'histoire nourrissent un dialogue constant avec l'histoire de leur ville, de la Suisse et du monde. En témoignent les liens forts qu'ils entretiennent avec les chercheurs, les musées et les institutions culturelles nationales et internationales. L'intensité des échanges scientifiques, l'abondance des prêts et la mise en place de nouveaux réseaux en sont la parfaite illustration.

### Musée national de Beyrouth

Le patrimoine archéologique du Liban est exposé sur près de 1 700 m<sup>2</sup> au Musée national de Beyrouth. C'est en effet la grande particularité de l'institution : les collections qui y sont présentées sont exclusivement composées d'objets provenant du territoire libanais et découverts grâce à d'intenses fouilles et recherches scientifiques entreprises pendant plusieurs décennies aux quatre coins du pays.

Parmi ses points forts figurent :

- Le sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos qui vécut au X<sup>e</sup> siècle av. J.-C. En calcaire, il porte des reliefs représentant des personnages déposant des offrandes au roi assis sur son trône, tandis que des pleureuses occupent les bas-côtés. L'inscription gravée sur la cuve et le couvercle constitue le texte le plus ancien connu à ce jour, écrit en caractères phéniciens.
- La plus grande collection de sarcophages anthropoïdes du monde, découverts dans la région de Sidon. Ils sont ainsi nommés en raison d'un visage humain représenté sur chacun d'eux.

Construit entre 1930 et 1937, le bâtiment à la façade Art déco est composé de trois étages. Le rez-de-chaussée comprend la collection lapidaire et les objets de grandes dimensions, tels les sarcophages, les statues, les trônes et les stèles découverts au cours des fouilles sur les sites de Byblos, Baalbek, Beyrouth, Tyr et Sidon - pour ne citer que ceux-ci.

Au premier étage, la galerie de déambulation permet de retracer les principales séquences chronologiques à avoir jalonné l'histoire du Liban. Les collections rassemblent des objets de la Préhistoire libanaise aux périodes mameloukes et ottomanes.

Le sous-sol est consacré à l'art funéraire. À ce jour, c'est la « tombe de Tyr », hypogée d'époque romaine dont les murs sont recouverts de fresques aux couleurs vives, qui est exposée au public. Les murs peints de la tombe, découverte en 1937, avaient été en effet transportés et reconstitués au Musée National. La récente restauration des fresques en 2010 a permis la mise en valeur de ce monument exceptionnel.

## 6. Les commissaires de l'exposition

### **Marc-André Haldimann**

Expert fédéral en archéologie méditerranéenne  
Co-commissaire de l'exposition

Diplômé des Universités de Genève et de Lausanne, Marc-André Haldimann a obtenu en 1986 sa licence d'histoire générale et en 2004 son grade de Docteur en archéologie, ainsi que le Prix de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne.

Actif depuis 1980 au sein des fouilles menées à Genève, à Seyssel, à Saint-Romain en Gal et à Martigny, il assume à partir de 1985 la direction de plusieurs fouilles archéologiques gallo-romaines de sauvetage à Fribourg, en Valais et à Genève. Engagé dès 1988 en qualité d'archéologue auprès du Service cantonal d'archéologie de Genève et de l'Office des recherches archéologiques du Valais, il poursuit la direction des fouilles de sauvetage et publie plusieurs études sur la céramologie antique.

Grâce au soutien de la Fondation Max Van Berchem, Marc-André Haldimann dirige entre 1988 et 1990 trois campagnes de fouille programmée du château omeyyade d'Umm-el-Walid en Jordanie. Cette découverte de l'Orient l'amène à voyager en Jordanie, au Liban et en Syrie, en tant qu'accompagnateur scientifique pour la Société d'Archéologie Suisse. Entre 2001 et 2008, il est expert auprès de l'Université de Berne et de l'Institut suisse du Caire dans le cadre des fouilles de sauvetage d'Assouan en Égypte.

Nommé conservateur en chef du Département d'archéologie des Musées d'art et d'histoire en 2003, il assure le commissariat et le co-commissariat de plusieurs expositions temporaires (*Les Allobroges* en 2004 ; *Gaza à la croisée des civilisations* en 2007 ; *Des Alpes au Léman* en 2008), le commissariat de la salle permanente d'archéologie régionale (2009) et, en 2010, de la salle permanente d'archéologie romaine.

Il quitte son poste aux Musées d'art et d'histoire en 2011. Nommé en 2012 expert fédéral en archéologie méditerranéenne auprès de l'Office fédéral de la culture et chercheur associé à l'Université de Berne, il poursuit depuis la publication des céramiques des fouilles de Gamsen (VS) et de Saint-Gervais (GE) et le co-commissariat de l'exposition *Fascination du Liban*.

### **Marielle Martiniani-Reber**

Conservatrice des collections d'arts appliqués, collections byzantine et post-byzantine aux MAH  
Co-commissaire de l'exposition

Diplômée de l'Université de Lyon II, Marielle Martiniani-Reber est docteur en histoire de l'art et en archéologie. Conservatrice responsable du département des arts appliqués des Musées d'art et d'histoire depuis 1995, elle est par ailleurs spécialiste des textiles et de l'Orient chrétien. Auteur de plus de 80 articles et livres dans ces deux domaines principalement, elle a notamment publié en 2011 le catalogue raisonné des collections byzantines des MAH.

Marielle Martiniani-Reber organise régulièrement des expositions au sein des MAH ou à l'étranger. En 2012, elle a été co-commissaire de *À la tombée de la nuit. Art et histoire de l'éclairage*. Elle a également travaillé avec le Musée du Louvre sur l'exposition *Chypre médiévale* et avec le Musée Rolin d'Autun pour *Bologne et le pontifical d'Autun*. Marielle Martiniani-Reber prépare en 2013 une exposition à la Maison Tavel intitulée *Ferveurs médiévales. Représentation des saints dans les Alpes* et collabore à une présentation sur les héros antiques dans la tapisserie baroque.

Auparavant, Marielle Martiniani-Reber a aussi longtemps assuré une charge d'enseignement à Lyon, Lausanne et Paris.

### **Anne-Marie Maïla-Afeiche**

Conservateur du Musée national de Beyrouth

Co-Commissaire de l'exposition

Diplômée de l'École du Louvre, Anne-Marie Maïla-Afeiche est titulaire d'une Maîtrise en histoire de l'art et archéologie de l'Université d'Aix-en-Provence après l'obtention d'une licence dans la même discipline de Paris IV-Sorbonne.

Son implication auprès de la Direction Générale des Antiquités - Section des Musées - a débuté lors de son retour au Liban en 1993, après avoir passé quelques années à l'étranger. Elle œuvre alors, au sein d'une petite équipe, à la réhabilitation du Musée national de Beyrouth, fortement endommagé durant les années de guerre et s'occupe plus particulièrement de la gestion des collections archéologiques. Elle participe à la remise en état du musée, son nouveau concept muséographique et le choix des objets exposés.

En 2009, elle devient conservateur du Musée national de Beyrouth tout en poursuivant sa charge de Responsable des Études et des Publications qu'elle détient depuis 2001.

Rédactrice en chef de la Revue *BAAL (Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises)*, éditée par le Ministère de la Culture/Direction Générale des Antiquités, elle publie les résultats des fouilles et prospections archéologiques, ainsi que les restaurations et études entreprises annuellement sur le territoire libanais.

Anne-Marie Maïla-Afeiche participe activement à la conception, l'organisation et l'installation de diverses expositions archéologiques temporaires au Liban et à l'étranger, entre 1993 et 2011.

Sa longue expérience dans le domaine muséal, lui permet en outre d'assurer depuis 2007 un cours de Muséologie - Muséographie à la Faculté des Beaux-Arts de l'Université Libanaise - Section II et depuis 2011 à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, dans le cadre du Master de Curatoriat et Critique d'Art.

## 7. Publication

Consacrée à un sujet inédit, cette publication propose un éclairage sur la vie religieuse et rituelle du Liban, des origines à nos jours.

Des tombes néolithiques de Byblos, en passant par l'émergence de divinités phéniciennes, les fastes de l'époque gréco-romaine, les splendeurs de Byzance, le raffinement de l'Islam et les icônes melkites, jusqu'aux premières études à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de ce patrimoine, trente-deux auteurs libanais et européens livrent leurs contributions.

De ce regard collectif, couronné par des photos révélatrices des liens entre le Liban et son passé millénaire, émerge un fil conducteur sur la longue durée, antidote salutaire aux tentations communautaristes marquant le début du XXI<sup>e</sup> siècle.

*Fascination du Liban*

*Soixante siècles d'histoire de religions, d'art et d'archéologie*

Sous la direction de Marielle Martiniani-Reber, Anne-Marie Maïla-Afeiche et Marc-André Haldimann

Avec des contributions de 32 auteurs européens et libanais

Milan, Éditions Skira

272 pages et 300 illustrations

## 8. Audioguide

À l'occasion de l'exposition *Fascination du Liban*, les Musées d'art et d'histoire proposent un audioguide à leurs visiteurs. Celui-ci offre deux parcours – l'un pour les enfants à partir de 7 ans, l'autre pour les adultes – et se décline en français et en anglais. Chaque parcours dure environ 1 heure. Les commentaires des deux parcours portent sur les mêmes objets mais proposent des approches différentes. Leur complémentarité invite ainsi petits et grands à découvrir l'exposition en famille.

L'audioguide *Fascination du Liban* est téléchargeable gratuitement sur smartphones. Il suffit pour cela d'installer l'application OPAS sur son appareil et de suivre le lien consacré à l'exposition. Pour les personnes ne disposant pas d'appareil récent, des lecteurs multimédia sont disponibles à la location (CHF 5.-) à l'entrée du Musée Rath.